

le motif
6/10/82
→

La XII^e Biennale de Paris

*Une exposition éclatée mais sans surprise. On entasse, on comprime ;
pour l'essentiel, du déjà-vu.*

Il faudra parvenir à contourner les modes

La XII^e Biennale de Paris occupe cinq lieux, principalement le musée d'Art moderne de la Ville de Paris, où sont concentrés les arts plastiques, la nouvelle section « Son et Voix », la vidéo, la photo, les environnements. A l'Ecole des beaux-arts et à l'Institut français d'architecture, en pool avec le Festival d'automne, « La modernité, un projet inachevé... », et « La construction

moderne » sont mis en question, tandis que l'ambassade d'Australie présente les livres et éditions d'artistes.

Les « lieux d'artistes », c'est-à-dire gérés en province et à Paris par les artistes eux-mêmes, font l'objet d'une présentation photographique au Centre Pompidou, où est également installé le cinéma expérimental.

1982, l'année où l'on écoute plus qu'on ne regarde

EST-ELLE pire ou meilleure que les précédentes cette XII^e Biennale de Paris ? Elle comporte deux innovations capitales : la section Son et voix dont les performances, associées ou non à des lieux-objets permanents, illustrent l'autonomie désormais acquise du son et de la parole par rapport à l'image ; et le *slow-scan*, transmission d'images par téléphone, seul apport, réalisé par Don Forresta, des artistes américains à la biennale.

Reste une pesante et incohérente kermesse, bourrée de déjà-vu, un mélange effarant mais sympathique car en rupture avec l'ennui muséal et professionnel de Venise et de Cassel, qui a nécessité, à cause de la complexité et du manque de place du Musée d'art moderne, la construction sur le parvis de tentes réservées aux environnements et à la photo. Tout y est, en revanche, bien ordonné et net.

C'est l'entassement qui nuit le plus à cette « fête de la jeunesse » ; alors que partout l'art éclate, ici on le resserre, on surcharge. Quand il a besoin d'air, d'espace, on l'enferme et on le comprime. Fort heureusement, les performances de Son et voix échappent pour la plupart à

cette claustration, elles ont lieu en plein air ou selon des parcours sonores. La vidéo est limitée aux travaux de l'école des Arts décoratifs, qui possède un matériel ultrasophistiqué, et à quelques expériences personnelles ; la photo piétine, hormis l'étonnante série sur une opération de chirurgie esthétique de Sophie Ristelhueber.

Quant aux arts plastiques, ils s'enlisent dans le bricolage et les redites.

Qu'attend-on de la biennale ? Qu'elle nous informe et qu'elle nous surprenne. Usée jusqu'à la corde par ses structures périmées, l'abondance des sélectionneurs, la limite d'âge à trente-cinq ans, elle répond à sa vocation dans le domaine technologique, relais d'une création picturale déficiente. Retenons cette date : 1982 restera l'année où les expériences les plus neuves s'écoulaient plus qu'elles ne se regardaient.

Il est évident que, malgré le travail des commissaires internationaux, et du délégué général Georges Boudaille qui croit que j'écris toujours un article pour l'engueuler, la formule mise au point en 1959, en faveur d'un renouveau et d'échanges d'arts plastiques, est entière-

ment à revoir. Ce qui sera peut-être possible en 1984 avec le projet de biennale multi-media dans les 20 000 m² de la porte de Pantin. Et un budget à la hauteur.

Bizarre. Alors qu'il y a un formidable appétit artistique, la biennale nous laisse sur notre faim. Elle n'est pas à la mesure de la révolution permanente de l'art que nous vivons ; elle en montre, surtout en peinture, les petits côtés, les gadgets, les répétitions, les bafouillages, les avant-gardes usées.

Cette section est accablante d'inanité, mis à part des Français comme Audat, le plus original, Laget, Gaspari, Léocat, Elisabeth Mercier, l'Italien Pietro Fortuna échappé de la « transavanguardia », les Espagnols Zuch et Navarro, l'Israélien Yudit Levin. Il est regrettable qu'une fois de plus les peintres américains soient absents.

Dans deux ans le réveil nous dit-on ; on y travaille ferme sur le plan des structures. Il faudrait contourner les modes, et inventer une autre avant-garde que celle institutionnalisée par les marchands et les musées. Dur labeur...

Pierre Cabanne

